

## L'Église **confrontée aux nouvelles cultures**

*Jean Rigal, théologien*

La rencontre de la foi chrétienne et des cultures pose une question permanente aux Églises. Aujourd'hui, cette question prend un nouveau relief et interroge, au plus près, la communauté ecclésiale dans sa vie quotidienne, ses recherches et sa mission.

Plus précisément, il s'avère qu'un profond hiatus s'est établi entre la parole de l'Église et la réception de cette parole dans une société qui véhicule d'autres références culturelles, notamment en Occident. Le pape Paul VI en avait une vive conscience lorsqu'il déclarait, il y a plus de trente ans : « La rupture entre Évangile et culture est sans doute le drame de notre époque, comme ce fut celui d'autres époques. » (1)

Effectivement, cet ébranlement culturel dépasse de simples problèmes de langage. La parole de l'Église apparaît comme un langage codé, abstrait, technique, finalement réservé à un petit nombre d'initiés, de plus en plus restreint. Bien des termes d'une grande densité théologique, hautement traditionnels, patinés par des siècles d'histoire (tels le salut, la grâce, Pâques) ne trouvent guère d'écho dans l'existence de nos contemporains.

On dira qu'il faut expliquer les mots, traduire ce vocabulaire dans un langage plus simple, susceptible de rejoindre l'expérience des interlocuteurs. Assurément, ce travail de vulgarisation devient indispensable et urgent, mais il ne fait que reculer le problème de fond : celui d'une véritable « entrée » dans l'univers de la foi, difficilement accessible à des personnes sans culture religieuse et qui habitent un espace culturel tout autre. Il s'agit, de plus en plus, d'ignorance, de parallélisme, d'indifférence plus que d'éloignement, d'hostilité ou de volonté de rupture à proprement parler.

Tout indique que la société développe de nouvelles représentations, d'autres repères, d'autres valeurs, et donc une légitimité sans lien avec l'autorité de l'institution ecclésiale. Autrement dit, la culture « profane », avec ses rites, ses fêtes, ses références, ses normes surtout, se forge et s'exprime non pas contre mais en dehors de la culture catholique. Si bien que la voix de l'Église n'est plus normative pour l'ensemble de nos concitoyens, et d'autant moins que, dans un contexte de grande subjectivisation, chacun est tenté de rechercher son bonheur selon les voies qu'il choisit lui-même. Un seul exemple : la maîtrise de la fécondité, pour les femmes, apparaît moins aujourd'hui comme une question éthique que comme une véritable rupture culturelle avec une autorité extérieure, y compris celle de Rome.

On peut estimer que cette évolution socioculturelle est bien plus importante que l'effondrement de certaines structures et la régression des effectifs. Un tel mouvement de fond - au-delà d'atténuations toujours possibles - interroge les Églises. Aucune d'elles ne détient « la solution miracle » pour y répondre. Toutefois, quelques points d'attention, parmi d'autres, demandent à être relevés.

Ne faut-il pas, tout d'abord, rappeler que l'Évangile est premier et porteur d'avenir - et non l'institution ecclésiale, qui lui est soumise et y puise ses racines et son élan ? Ce simple rappel invite à ne pas s'enliser dans d'obsédants problèmes institutionnels et à repréciser l'objectif qui éclaire et dynamise tout le reste. La fécondité de l'Évangile est inépuisable et toujours nouvelle. Bien sûr, il ne s'agit pas de réciter des textes. Cette parole ne « parle » vraiment que si elle rejoint l'existence : elle n'est plus, alors, « lettre morte » ou « parole creuse », elle prend sens, s'éveille, s'anime, stimule, fait vivre. Cela signifie que le message de l'Évangile - aujourd'hui comme à l'origine - n'est pas isolable du terreau culturel dans lequel il est annoncé. Le cardinal Godfried Danneels, archevêque de Malines-Bruxelles, parle à ce propos « d'humanisation de la Révélation », c'est-à-dire d'une interprétation de la parole biblique pour le monde de ce temps tel qu'il est. C'est une ligne de réflexion et d'action qui ouvre, sans cesse, des chemins nouveaux.

Susciter la créativité représente également une orientation majeure. Bien sûr, la diminution et l'âge des effectifs invitent au réalisme : les moyens des communautés ecclésiales sont limités. Mais ce qui paralyse le plus se situe sans doute ailleurs : dans cette volonté, consciente ou pas, de « maintenir » le plus longtemps possible ce qui existe, au lieu d'imaginer autre chose, de prendre les choses autrement. Ainsi, il n'est pas rare que ce souci de la continuité institutionnelle se manifeste dans le prolongement de l'ancien quadrillage pastoral, la configuration de paroisses liée à la présence des prêtres, des prescriptions liturgiques peu comprises, un discours éthique étranger aux nouvelles formes de la vie personnelle et sociale...

La rencontre de la communauté ecclésiale avec les nouvelles cultures ou sensibilités nouvelles appelle, de toute nécessité, une Église de débat. Celui-ci a une justification sociale évidente : l'absence de débat tue l'inventivité. Mais il y a plus : dans le débat, le sens chrétien des fidèles (le *sensus fidelium*, en latin) peut légitimement et efficacement jouer son rôle. Certes, ce principe est rarement remis en cause, mais qu'en est-il de son application ? Pour quelle mission les laïcs sont-ils, de fait, sollicités ? Peuvent-ils exprimer librement leur opinion au sein de la communauté ecclésiale et y faire part de leur expérience personnelle, notamment sur les diverses et brûlantes questions éthiques de notre temps (famille, sexualité, éthique médicale, économie durable, écologie, euthanasie, justice sociale...) ? Existe-t-il de vraies structures de dialogue pour atteindre cet objectif ? Les risques de la recherche sont-ils plus dangereux que la sclérose qui résulterait de son refus ?

Jean RIGAL

*Article publié dans "La Croix" – 3 Janvier 2009*

#### 1. Exhortation apostolique *Evangelii nuntiandi* (1975)